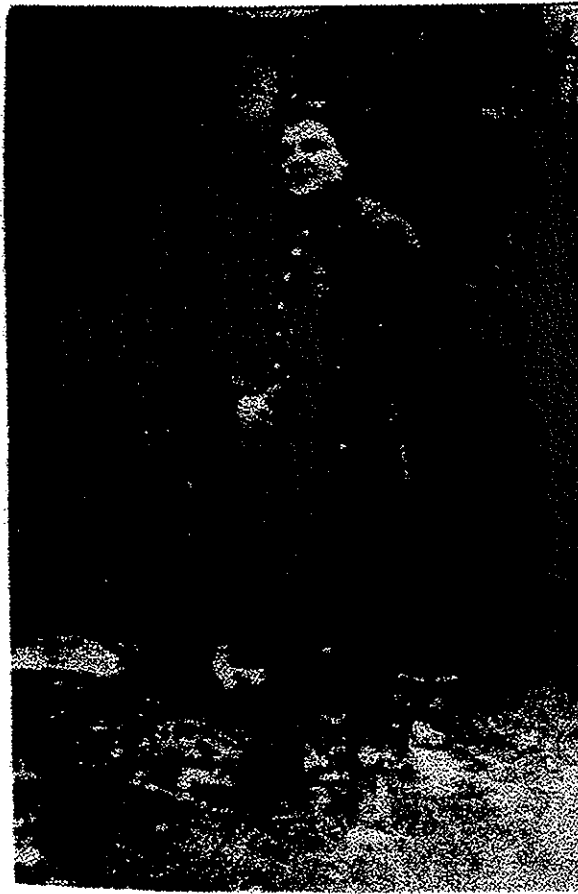


JOURNAL D'UN POILU



Caporal Victor VAN ACKER (*Louis Benjamin*)

Né le 20 Mai 1895
Décédé le 5 Mai 1917

Du 102^e Bataillon de Chasseur à Pied
MORT POUR LA FRANCE

Entre la tranchée de Fiume et le boyau de Beaupré
Chemin des Dames

AVERTISSEMENT

Le journal que vous lirez est celui d'un jeune homme de 19 ans, engagé volontaire lors de « La Grande Guerre »

Ce document, gardé précieusement par son père à été transmis lors du décès de ce dernier à « Tante Julia »

Ce fut ensuite notre mère, la plus jeune de la famille, qui en reçut la garde.

Connaissant notre volonté de garder pour les transmettre ,les documents de famille, elle nous l'a remis en dépôt et nous le confions à l'aîné de nos petits enfants.

Le temps faisant son oeuvre, les pages originales ont tendance à s'effacer et j'ai voulu profiter de l'évolution des techniques pour mémoriser sur une disquette les documents écrits, souvent dans des conditions difficiles, avec les pauvres moyens dont pouvait disposer « un Poilu »

Ces pages seront ensuite gardées de façon éviter leur effacement, mais bien entendu sont disponibles pour la famille.

J'ai voulu, après avis de la famille, conserver le texte dans son intégrité et en conséquence dans le style et avec les fautes. J'ai parfois pour faciliter la lecture ajouté une virgule en m'assurant que cette intervention ne pouvait altérer le sens de l'écrit.

De la même façon, en particulier dans les pages finales traitant des combats à Verdun; l'écriture en est si serrée que j'ai séparé en paragraphe , reconnaissables en ce que je n'ai pas mis d'interligne entr'eux, contrairement au reste du texte. L'original figure au verso et peut donc être comparé.

Les rares annotations hors texte sont en italiques pour être facilement identifiables

Il est également question dans ce document de quelques personnes nommément désignées , vous trouverez en annexe une page indiquant qui était qui et qui faisait quoi, ainsi que quelques lettres de ces personnes adressées à Monsieur Van Acker, sans que nous ne sachions avec précision s'il s'agit de Théodore, père de Victor, ou de Henri son frère, lui même au combat dans l'artillerie, puisque à l'époque en question la région était occupée par les allemands, et je suppose donc sans courrier de la zone des combats.

Gérard Hennion

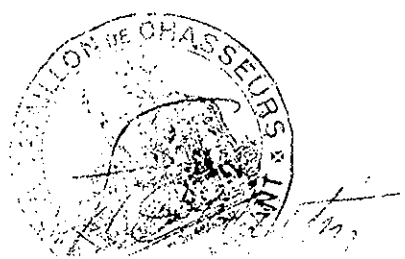
Citation a l'ordre de la Division,
Par le *gal* PASSAGA *adant* la 133^e Division

102^e BATT^{ON} DE CHASSEURS

66.

Passaga

*Van Acker, Victor - Chasseur de 1^{er} classe
"Très belle attitude pendant l'attaque et
le séjour du Bataillon dans le Narin de la
Faum-côte, en l'absence des lancardiers,
s'est offert spontanément pour relever des
blessés en 1^{er} ligne sous un intense
bombardement."*



25 Nov^{bre} 1916

Passaga.

Le vendredi 13 Octobre 1916

Je voudrai écrire, chère maman, mes impressions depuis le jour ou brutalement, nous fumes séparé. C'est un peu tard peut-être maintenant, bien des détails m'échaperont, mais qu'importe c'est surtout un aperçu sur l'ensemble de ma vie, quelques impressions qui restent graver dans ma mémoire et qui sait ce que Dieu me réserve si je devais mourir je voudrai que ces papiers te parvienne.

Chère maman.

Te souviens-tu tout au début de la guerre, j'ai voulu m'engager, je t'ai même bien fait de la peine, pardon maman. Dieu sait pourtant combien ça me coutait mais vois tu l'idée que tant d'hommes aler s'entre-tué que la patrie était en danger, que l'ennemi déjà était à la porte de chez nous, je brulais de désir moi aussi de voler à la frontière, de me battre avec mes aînés. Il est vrai qu'à cette époque je voyais la guerre sous un tout autre aspect que maintenant. Enfin, le 9 octobre 1914 je n'oublierai jamais cette date, quand l'ordre est venu à tout les hommes de partir, je dois te dire pour être franc que j'étais presque heureux tant était grand mon désir de me battre; et surtout la peur d'être fait prisonnier.

Il me sera difficile de te raconter notre route jusque Calais, nous étions partis 5, Henri Philippe, André Parsy, Henri Parent et un de ses ami; au parc Barbieux, nous avons rencontré Albert Bauduin. A six heure nous étions à Lille; nous avons mangé dans un petit estaminet et nous repartons sur la route d'Haubourdin nous devons retourné nous nous couchons sur les remparts; Parent et son ami était déjà désespéré. Parsy ne parlait plus et avec Henri nous avons eu toute les peine pour les empêcher de revenir à Roubaix.

Bientot la police nous conduit dans une école déjà bondé d'hommes ;André part couché chez son oncle, nous refusons de le suivre, on prend rendez-vous pour le lendemain six heure à la porte de Béthune; Nous ne devions plus le revoir. Nous nous couchons sur le balcon de l'école et là, ne pouvant trouver le sommeil, pour la première fois, j'ai sorti mon chapelet, ce même chapelet que j'ai encore aujourd'hui, et qui m'a tant de fois consolé.

A minuit on nous fait lever, il faut partir de suite, à peine sorti de Lille, nous avons une alerte, quelqu'un crie «Voilà les hulans», ce fut terrible, tout le monde se bouscule, Albert reçois un coup de tête qui l'assomme à moitié; Parent et son ami disparaissent, nous ne devons les revoir que passé Béthune; Nous allons avec Henri porter secours à Albert mais, a peine debout, il se met à fuir à toute jambes. Plus calme tout deux, nous nous mettons sur la bordure d'un fossé prêt à s'y cacher à la moindre alerte. Je me rappelle maintenant en souriant que je serrait ma canne, tu sait la canne que Pierre avait aporté de Lourdes et que j'avais emporté; qu'aurai-je pu faire, je n'en sais rien. On se remet en route, peu à peu les autres reviennent, je m'attache avec Henri avec une corde par la boutonnière du pardessus, mais voila, personne ne veut marcher en avant. Je dis à Henri «Allons y nous deux, on pourra toujours se sauver et il n'y aura plus de fausse alerte» Nous marchons à peu près 100 m en avant de la colonne.

Vers 3 heure le matin nous arrivons à un petit poste Français; là nous nous croyons en sureté et bien fatigués, nous voulons nous coucher, mais les chasseurs à cheval nous font partir plus loin, nous trouvons quelques maisons, nous nous glissons sous une voiture dans un petit hangar ouvert à tous les vents et là, grelottants, nous nous serrons l'un contre l'autre, essayant de dormir, et déjà le souvenir de la maison et du bon lit bien chaud, la bonne maman me passant par la tête, et voyant qu'Henri dormait, je me suis mis à pleurer, mais bientôt la fatigue pris le dessus, et à mon tour je m'endormi.

Quand j'ouvri les yeux,, Henri était assis et guettait mon réveil. Sur la route une section de soldats se rassemblait; nous repartons, mais le froid nous avait engourdi et c'est avec peine que nous pouvons marcher; on avait mal aux pieds, surtout Henri qui avait des fines bottines, moi j'avais de bon brodequin mais j'avais mal aussi. Nous étions tristes et bien découragés; nous ne parlions plus, quand très loin on entendit une cloche qui sonnait l'angélus, et je me suis rapelé soudain que nous avons oubliés notre prière du matin, je le dit à Henri et tout en marchant nous faisons notre prière. Le jour étant complètement lever nous avons dormi à peu près trois heures.

A midi nous trouvons un petit pays ou, dans un estaminet on nous donna pour 1 frs un peu de genièvre dans de l'eau et des pommes de terre cuite avec leur pelure; le pain et le saucisson était mangé déjà depuis longtemps, nous avons bien soif sur la route on ne trouvait rien, une femme vendait de l'eau à deux sous la tasse et nous n'avons même pas pu aprocher. Vers 4 heure le soir nous arivons à Béthune ou nous trouvons de la biere, nous en prenons chacun deux verres et comme il y avait beaucoup de monde, malgré notre grande fatigue, nous continuons jusque Bruay.

Alors ce n'était plus seulement des hommes qui passaient , c'était des femmes des enfants, des voitures, des bêtes; jamais je ne pourai oublié ce spectacle, des femmes portant leur enfant tombait épuisé sur le bord du chemin; des hommes trainaient des voitures portaient des paquets, des enfants de 8 à 10 ans courait sans retrouvé leurs parents.

Arrivé à Bruay, voyant une meule de paille dans un champ, nous commençons par la démolire, on se fait une couchette et alors Henri me dit faisons notre prière après on se couchera, demain il nous faudra des jambes! il se met à genoux, moi n'en pouvant plus je me couche, notre prière à peine commencé une brave femme vient à passer et nous dit dans son patois « mes enfants vous ne pouvez pas vous coucher là»; moi que la fatigue rendait mauvais je lui répond « ce n'est toujours pas vous qui nous en empêchera, nous marchons depuis hier à midi et votre paille... mais elle très doucement m'interromp «vous ne pouvez coucher là, venez chez moi j'ai déjà mon beaufrère vous coucherez tout les trois dans notre lit, moi je dormirai avec ma fille». On se remet les musettes sur le dos et nous voilà parti; Henri, plus fort que moi me donnait le bras, je ne pouvait plus me trainer; nous arrivons dans une petite maison, on nous donne du bon café chaud! et la bonne dame de s'excuser, mes petits, je n'ai plus de pain (elle avait 5 petits enfants) je ne puis vous offrir à manger...

Henri du encore m'aider à monter dans la chambre mes jambes refuser de me porter et nous nous couchons tous les trois jusqu'au lendemain à 8 heures.

Je me suis réveillé, je regardé au tour de moi, je ne savais plus ou j'étais mais bientôt je me rappelle et un grand désespoir me prend, mais Henri se réveil , d'un bond il est debout « alons ouste paresseux la route est encore longue»; je me lève bien à regret, en bas une bonne tasse de café nous attendais; la bonne dame avait couru inutilement partout pour nous trouver du pain. Nous donnons chacun 2 franc au plus petit des bambins, un quart de chocolat et nous nous sauvons bien vite pour que la dame accepte car elle ne voulait rien.

Nous entrons dans un café, et nous prenons une bistoule et nous repartons mais bientôt la faim nous prend. Henri qui m'avait encouragé jusque là tombe épuisé sur le bord de la route et c'est moi alors qui doit l'encouragé.

On reste là, une heure à peu près, et alors il me repasse par la tête que nous avons encore oublié notre prière; il pouvait être dix heure, je prend mon chapelet et tout bas je l'égrenais. C'est alors que passa deux maraudeurs avec les poches bouré de pommes; je lui en demande quelque une à n'importe quel prix, il m'en jette cinq et se sauve en chantant, l'argent n'avait plus de valeur en ce moment.

Nous repartons et bientôt nous rencontrons Bauduin, Parent et son ami. Parent veut retourné a Béthune, on lui à dit que les allemands sont repoussé, nous ne pouvons le convaincre de venir avec nous, il part avec son ami; c'est alors que Bauduin sort un petit pain de sa musette, un pain d'une livre et demi à peu près qu'il avait payé trois francs cinquante et nous dit que plus loin on trouvera de la biere; je ne pourrai te dire notre joie, nous avons dévoré chacun le tiers du pain avec du paté et de la biere. Nous ne devons plus manger jusqu'au lendemain matin; nous continuons notre route vers St Pol mais avant d'arriver en ville, deux sentinelles anglaise nous empêchent de passer et nous dise d'aller à Anvin, il pouvait être 5 h 1/2 du soir nous sommes partis sur la droite, et nous avons trouvé quelques maisons.

Un brave homme nous ofrit sa grange pour coucher nous nous sommes empressé d'accepté mais nous ne savions pas encore nous nicher dans la paille, nous nous sommes réveillé à 2 h du matin a moitié gelée et nous nous sommes mis en route tout de suite pour nous réchaufé; vers 5 h nous rencontrons un café ouvert, nous buvons une bistoule et à 9 h nous arrivons à Anvin, juste à temps pour sauter dans un train en formation pour nous.

On voit passer des soldats, nous courons leur demander du pain; nous avons pu en avoir 3 boules et quelques morceaux avec de la viande que l'on mangea tout de suite. Notre train prend la direction de Béthune; on nous dit que l'on retourne à Lille, impossible de décrire notre joie!!!

Je dis aux autres, puisqu'on retourne à Lille partageons notre pain aux camarades qui ont faim, je coupe des morceaux, tout le monde se bouscule pour en avoir. Nous arrivons à Béthune et bientôt, un monsieur, qui connaissait très bien la ligne, nous dit ces mots qui résonnèrent dans le wagon comme un glas funèbre « Messieurs, nous nous dirigeons sur Calais » ! ce fut immédiatement des cris pas possibles « mais non! c'est bien la route de Lille! » mais bientôt il fallut se rendre à l'évidence, et il se fit un silence bien pénible; je vis plus d'un homme pleurer.

A 6 h nous arrivons à Calais, nous descendons immédiatement à un grand café et nous écrivons un mot qui ne vous ai jamais parvenu, j'en suis sûr ! Ensuite nous allons dans une friture tenu par des Roubaisiens, nous soupçons et allons nous coucher aux hangars Fournier sur le port, mais nous ne dormons pas beaucoup, il faisait trop froid.

Il me faut rire en songeant au réveil. Dans l'hangar, quelques jeune homme, ne sachant dormir appelèrent un de leur ami sans doute, ils crièrent « Batiste! ». Beaucoup, qui ne dormaient pas, trouvant là une occasion de s'amuser crièrent aussi « Batiste! », un quart d'heure après, sans savoir pourquoi, tout le monde criait Batiste.

A 6 heures, après nous être lavés, nous guettons l'ouverture des cafés et des boulangers; nous nous achetons quelques brioches pour déjeuner, et chacun un long pain pour la route et à 8 h nous étions à la gare où nous rencontrons Florimond Kenne, Louis Senave, Alphonse Verbrugé; cela ne nous a plu qu'à moitié, car ils étaient déjà bien gaie pour ne pas dire plus que gaie! aussi quand le train arrive, je monte avec Henri dans un wagon et on les laisse monter dans un autre, Bauduin pars avec eux; nous avons eu la chance d'avoir un compartiment pour nous deux jusque Rouen.

A Rouen, ils vinrent tous les 4 avec nous et nous restons ensemble jusque Tulle, nous avons resté 5 jours dans le train, on allait tellement doucement que nous descendions chercher des pommes et que nous remontions à la marche. Arrivés à Tulle des officiers nous attendaient et nous casèrent par caserne. Nous allions tous six à la caserne du champ de Mars où il y avait du 100^e d'infanterie.

Quelques jours après nous rencontrons Edmond Gilman qui était dans une autre caserne et on se voyait quelque fois le soir à la prière

TULLE 17 Oct au 12 Novembre 1915

A droite par 4! En avant marche !

Nous voila parti pour la caserne, on se croirai déjà soldat; arrivés dans la cour on nous divise par groupe de 20 et on nous met par chambre; je suis à la chambre 5, nous avons chacun un lit, une grande table au milieu de la chambre, un banc de chaque coté et on mange par chambre. Comme ordinaire nous avons souvent des pâtes ou du riz.

Aussitot arrivé, nous nous mettons à écrire, et moi je fais une lettre de 4 pages; j'étais déjà bien triste .

L'après midi on va chacun son tour au bureau, on prend mon recrutement, profession, classe et il nous est défendu de sortir avant cinq heure le soir, aussi les premiers jours je me suis bien ennuyé; au bout de quelques jours pourtant, nous n'y tenons plus, avec Henri nous cherchons à nous évader de notre prison.

Il faut te dire que nous n'avons sorti que quelques soirs avec Florimond; ils avaient trouvé un café ou l'on était bien ma foi, mais je ne sais pas si c'était le charme de la demoiselle ou l'amour du café, ils étaient toujours là, et dépenser beaucoup d'argent.

Nous cherchons donc le moyen de sortir, et nous avons trouvé, une porte donnait sur la Coréze, nous la passions et l'on suivait le bord de la rivière jusqu'au lavoir un peu plus loin qui donnait sur une place; C'était la liberté !

Depuis ce jour tous les matins nous alions à la messe, on se mouillait bien un peu les pieds, surtout Henri qui avait de très mauvais souliers, mais nous devions en voir bien d'autre. Nous communions tous les deux, tous les matins, après nous faisons une longue promenade, nous ramassions des pommes ou des noix tombées, et il nous arriver même parfois de secouer un noyer mais pas souvent puis l'on manger ou l'on se trouvait, dans des petites auberges de campagne; c'était très bon marché. On revenait pour la brume, on soupait à la caserne, après nous alions toujours tous les deux à la prière, quelques fois nous y rencontrions Edmond.

Au bout de 15 jours on commença à nous faire faire un peu d'exercice; nous nous sommes vite fait remarquer car nous savions le faire et on nous mettait toujours en tête.

Le 8 Novembre, on demande ceux qui veulent s'engager; je me présente, ainsi qu'Henri et Bauduin. Ce fut une longue discussion pour savoir ou l'on voulait aller; Henri voulait l'artillerie et moi je ne voulais pas. Enfin, nous nous décidons à nous séparer, Henri s'engage au 1° d'artillerie et moi et Bauduin au 43° d'inf.

Le 11 nous passons le conseil, le douze, je partais avec Henri, moi pour Limoges, lui pour Dunkerque, Bauduin ne partais que le lendemain. Nous arrivons à limoges à 7 h du soir, et Henri devait prendre le train à 5h le lendemain.

Nous passons la nuit ensemble, nous n'avions pas du tout envie de dormir, nous étions tristes de nous quitter, et je crois bien que nous regréttions tous les deux de n'avoir pas choisi le même corps.

A 5 h le train arrive, nous nous embrassons, et voilà Henri parti.

Me voilà seul ! je restais un bon moment sans bouger et j'avais bien envi de pleurer!

L I M O G E S

Je sors de la gare et tout de suite je cherche un clocher, je rentre dans une église et dans un coin sombre, je me mis à pleurer sans songer à retenir mes larmes. Un prêtre vient servir sa messe, alors je me rapelais que j'étais à jeun et je m'approchais de la Sainte Table, c'était mon entrée dans l'armée et je demandais au bon Jésus, de me conserver bon et pur au milieu de tous les dangers de la caserne, de me donner un ami, un ami véritable, à qui je pourrais confier mes joies et mes chagrins.

En sortant de l'église je rencontre deux soldats convalescents qui rejoignaient leur dépôt. Nous lions conversation et allons déjeuner ensemble; nous passons la matinée à visiter Limoges, puis nous dinons ensemble encore; puis je me rendis à l'école Montjovis, de là on m'envoya à l'école du commerce, à la 29^e compagnie.

En arrivant, je cherchais une place, un soldat m'appelle « Viens ici!» C'était un jeune homme de Tourcoing, nous faisons vite connaissance, et après la soupe, nous sortions ensemble, nous rentrons de bonne heure, nous faisons notre prière, à genoux sur notre paille, et il partagea sa couverture avec moi; mais je ne devais pas rester longtemps avec ce camarade si bien fait pour me comprendre; 8 jours après, à l'exercice, je tombais malade, et trois jours après, j'étais transporté à l'hôpital Vigenal pour « Fièvre Diftérique».

J'y restait 40 jours, comme je m'y suis ennuyé! je n'étais pas malade assez pour tenir le lit, mais comme j'étais contagieux, il fallait rester 40 jours sans sortir. Les autres malades m'appelaient le jeune homme triste. Il faut te dire que dans ma chambre, il n'y avait pas un bon, je n'entendais que dire du mal de la religion.

Le premier jour il m'a fallu rendre mes habits, je vidais donc mes poches, je mettais mon chapelet dans le tiroir et ma petite croix de la bonne mort bien en vue sur ma table de nuit. L'infirmier à bien essayé de se moquer en disant « A qui le bonhomme?» en tenant ma croix bien en vue de tout le monde; j'ai sauté bas de mon lit et lui ai arraché des mains et, la replaçant à sa place je dis tout haut pour être entendu « Cette croix est à moi, et tu la laissera ou elle est sans quoi!!!» Je ne sais pas si j'avais l'air terrible à ce moment, toujours est il que personne n'y toucha plus jamais! Une fois le major (lieutenant colonel) la pris en main, la regarda curieusement et la remis en place sans rien dire.

Pendant mes longues heures d'oisiveté, j'ai bien souvent pensé à vous tous, au Pays, à la maison, et bien souvent je cachais ma tête sous mes draps pour pleurer.

Le soir de Noël pourtant, nous avons voulu nous amuser un peu, avec un autre nous sommes sortis derrière, nous avons sauté la baricade et nous avons été en ville chercher des oranges, des gâteaux et du vin. La veille du jour de l'an, je sortais et je retrouvais Bauduin à l'école qui nous servait de caserne. J'étais mis d'office dans le peloton et malgré ma maladie, je me classais bientôt le troisième; mais, je ne sais pourquoi, l'idée d'avoir des galons m'épouvanté, j'avais peur de ne pas être à la hauteur de ma tâche; je ne voulais pas conduire les autres avant d'être sûr de pouvoir me conduire moi-même sur le front.

Le 20 Janvier on demandais des volontaires pour le 16° chasseurs, je me fais inscrire, je passais une visite médicale, et le 24 Janvier 1916, je partais à Oradour sur Vayre, au départ du 16°.

ORADOUR SUR VAYRE.

Quand j'arrivais aux chasseurs, j'étais à mon dernier Louis d'or, et je voyais avec terreur le moment où j'aurais été sans argent; 20 francs sont bien vite dépensés, et je ne te dirais pas combien de fois j'ai été triste sans argent, sans nouvelles, tout les(*illisible*) avec mes 10 sous,(50 ctm) j'allais 5 soirs en suivant me chercher 2 sous de lait que je faisais chauffer à l'escouade, les autres soirs, sitôt la prière, je me couchais; le Dimanche je me sauvais dans les bois, je faisais de longues promenades solitaires et souvent même je ne mangeais pas la soupe du matin, je rentrais le soir bien fatigué et souvent j'allais au bureau pour demander à partir au front.

J'ai eu la consolation d'ammener deux camarades avec moi à l'église et même ils communièrent plusieurs fois mais au bout d'un moment, je fus pris de désespoir, c'était trop à la fin, je souffrais trop, je manquais souvent la prière, je ne communiais plus le dimanche, je me croyais le plus malheureux des hommes, je ne parlais plus et bien souvent le soir, je me tournais et me retournais sur ma paillasse sans trouver le sommeil; Je voulais à tout prix partir sur le front; je refusais de suivre encore le peloton. Enfin, je partis au 102° le 14 Mai.

MONTLUEL (Balan)

Quand nous sommes partis au 102° batt. nous croyons tous que nous partions sur le front. Nous avions vivres de réserve, cartouches. En arrivant à Montluel nous ne croyons rester que quelques jours, aussi, sentant le danger, je retrouvais mes prières; je ne manquais plus une occasion d'aller à l'église, et je fis une neuveine au Sacré-Coeur pour le prier de m'envoyer un ami véritable à qui je pourrais me confier. Quelques jours après, je fus exaucé, il nous arrivait un renfort et un clairon était versé à mon escouade, ce clairon connaissait bien Père et Père sûrement le connais aussi : Gustave Tant; il était couvreur à l'épeule, près de l'église.

Le premier soir, nous nous sommes rencontré à l'église, il me demande de quel pays j'étais? De Roubaix ! pas possible, ton Père je le connais, et ensemble nous avons longuement parlé du Pays.

Gustave fut non seulement mon ami mais aussi, mais surtout mon guide; il arrêta mes élans de jeunesse fouguese; il m'appri à me taire dans bien des circonstances; il me fit mettre en pratique le fameux proverbe « Bien faire et laisser dire » il me fit entrevoir un idéal nouveau, il me fit mieux aimer les camarades pardonnant leurs défauts en leur faisant le plus de bien possible; il pris soin de moi et bien souvent, avant une marche, je trouvais mon sac monté et mes souliers graissés.

Un jour nous revenions de marche, nous étions partis depuis 3 jours, j'avais mes pieds en sang; en face de notre cantonnement habite la famille Signoz; la mère, me voyant revenir m'invita à aller chez elle, elle m'installa dans le fauteuil, lava mes pieds, les graissa, me donna des bons chaussons, et le soir Gustave venait me chercher; il me força à monter sur son dos et alla me coucher.

Depuis ce jour, je retournais presque tout les soir chez Signoz; on parlait, on soupa, et j'empruntais des livres pour lire dans la journée. Il y avait 5 enfants, Marie 23 ans, Lucie 21 ans, Jules 20, Auguste 16, et Josephine 12. Jules était ajourné déjà plusieurs fois aussi je n'étais plus si triste, j'avais en quelque sorte retrouvé une seconde famille. Un mois après nous partions à Balan mais tous les dimanches, nous venions tout les deux à Montluel, on dinait et soupa chez Signoz et à 7 h nous repartions à Balan; souvent Jules nous accompagnait jusqu'à mi route. Le 1 Septembre 1915 nous prenons le train pour venir débarquer à Pont St Maxence dans l'oise, après une marche de 13 Km nous venons cantonner à Monceau.

MONCEAU

Notre séjour à Monceau fut court et assez gai on ne faisait presque pas d'exercice et Gustave nous faisait des chef d'oeuvre de cuisinier, on mettait chacun quelques sous et on trafiquais l'ordinaire, un jour c'était des haricots verts, un autre jour des frites, quelque fois on achetait de la viande et on faisait cuire notre rata avec la sauce. Le 25 Septembre, le jour de la fête des chasseurs, la Sidi-Brahim, on avait eu amélioration de l'ordinaire: cigares, cigarettes, tabac, confiture, sardines. L'après-midi nous avons eu un grand concert; vers 5 h du soir, nous commençons de souper, Gustave était parti comme chef d'escouade pour toucher les cigares, voilà qu'il revient avec une figure bouleversée « mangez vite, nous partons »! Nous nous moquons de lui mais bientôt le branle bas du dehors viens confirmer ses paroles; plus personne n'a mangé, on but quelques litres de cidre et à 9 h nous étions partis, il fallut refaire les 15 Km et attendre le train jusque 1 heure du matin, on embarque et nous partons nous ne savons ou ? Nous passons par Paris, puis nous filons directement sur la Champagne.

CHAMPAGNE (Sept 1915)

On nous débarque à St Hilaire le Grand, et nous nous mettons immédiatement en marche jusque près de 10 h du soir, ou l'on campe dans un bois; je suis désigné pour aller à la corvée d'eau, et il faut près de 3 h pour réussir à en prendre un bouteillon et un seau. Pour comble de la malchance, en revenant je renverse le seau. Enfin je bois un peu de café et sans prendre la peine de démonter mon sac, je me couche.

Le lendemain les autos nous prennent et nous débarquent à 2 Km de Souin; une fois débarqués, on fait le café; l'eau était à peine sur le feu qu'un obus nous éclate peut être à vingt mètres ! C'était le premier que j'entendais et j'étais tout heureux de ne pas avoir eu peur. Vers midi l'on se remet en marche, mais à peine ma compagnie (la 4^e) fut entrée dans Souin que les obus arrivent ! on met les sections à 50 pas et je sers d'agent de liaison.

Je marchais sous les obus, mon chapelet roulé au poignet; je n'avais pas peur du tout, bientôt on rassemble le bataillon dans une tranchée et on part par compagnie à 500 m d'intervale. Là encore je fis la liaison, la nuit était venue et le bombardement devenait de plus en plus violent. Je vis bientôt une ligne de tirailleurs arrêtée devant moi, je fais signe à la compagnie d'arrêter et je m'approche pour voir, mais ce n'était que des morts; je cours en avant, je ne retrouve plus la compagnie. Alors je reviens dire au lieutenant que la crête était battue par les mitrailleuses et que j'avais perdu la compagnie « Ca ne fait rien dit-il ! » Nous retournons en effet, nous descendons à Souin; on prend une gamelle de soupe, un quart de café, et on se couche 1 heure sur le talus.

Nous repartons près des pièces de 75 et on creuse un bout de boyau pour se mettre à l'abri; vers dix heure, on nous donne des cartouches et nous nous mettons en route.

C'est alors que je vis pour la première fois un champ de bataille

Je n'essairai pas de te le décrire, c'est impossible, des tas de cadavres; des chevaux, des armes, du matériel de toute sorte, là, jeté pèle mèle; ca me fit une drôle d'impression. Nous marchons jusque cinq heure sous les obus, et on met sac à terre, baionnette (*bayonnette*) au canon, c'était la charge ! A peine étions nous déployés que les balles les obus les torpilles, tout nous arrivait à la fois; on donne l'ordre au 102^e de former une tranchée de repli, je me mets donc au travail de suite, mais le 102 était éparpillé et les officiers eurent beaucoup de peine à rassembler une section. Le lieutenant m'envoie chercher à droite et à gauche pour rassembler le bataillon, je ne vois rien et pour comble, je me perds; enfin je retrouve un élément du 102 mais je n'aurais pu le conduire au lieutenant étant moi même perdu.

Un moment après le sergent vois quelque chose remuer en avant de nous, « Un volontaire, dit-il, pour aller voir ce qui se passe » je me presente et j'avance de 10 m quand je vois une dizaine d'hommes couchés; était-ce des ennemis ou des notres ? Je restais là un moment, indécis, puis je me décide, à la grace de Dieu, je fais un signe de croix et je m'approche en rampant « Qui est là ! » Personne ne répond, je m'approche encore « Qui est là » (une section du 32^e bataillon) je respirais, j'étais sauvé !

Alors je leur dit: par ici ! ils viennent avec nous et on travaille ferme. Au petit jour, le 107° bataillon qui était avancé trop loin est forcé de se replier précipitamment, ce fut une déroute; quelques uns voulant fuir se font tuer ou blesser; moi je me mets dans un trou et je ne bouge plus, vers 7 h les allemands arrivent, colonne par 4, à 500 m de nous. Nous étions une poignée alors je prends peur et je veux fuir aussi quand un caporal m'arrête « couche toi, dit-il, ne t'en fait pas, il y a encore 6 mitrailleuses, tant qu'elles seront debout il n'y a rien à craindre!» Presque aussitôt, les mitrailleuses furent mises en action, et le 75 se met de la partie; 5 mn après les ennemis se sauvaient en désordre; la faim commençait à se faire sentir et la soif surtout, heureusement il à pleut, nous avons pu recueillir un peu d'eau sur les toiles de tente et dans les trous d'obus.

Enfin le 29, dans la nuit, un ordre se fait passer, la 157° division est relevée, on bondis, on se retrouve une cinquantaine du 102° et un sous lieutenant qui nous amène, bien qu'étant blessé à la tête, jusqu'à la ferme des vacjues (*difficilement lisible*) .

De là, on nous change deux fois de place et on reste en soutien d'artillerie jusqu'au 10 Octobre; nous restions 3 à l'escouade et nous avons touché la gniole, le café, le vin, tout pour 12 aussi, inutile de te dire que l'on vivait bien !

Dans la nuit du 10 au 11, on nous envoie faire un boyau en première ligne; à peine arrivés le canon révoiver nous tire dessus, moi je n'avais pas d'outils, je devais en remplacer un autre car nous avions deux outils pour trois, mais quand j'ai voulu remplacer l'autre, il avait une petite profondeur et étant déjà à l'abri alors il n'a pas voulu céder sa place, je me suis donc fait un tas avec des sacs et je me suis couché derrière bien tranquille toute la nuit; je disais mon chapelet, sans souci de la mitraille.

Le 11 on est relevés et on nous fait marcher de 8 h du soir à 3 h du matin. On couche dans un bois aux Grandes loges et le lendemain on embarque à St Hilaire au Temple, nous arrivons à Bavilier, le 15 au matin.

BAVILIER (Territoire de Belfort)

Aussitôt arrivés à Bavilier nous nous fabriquons des lits avec des branches. Nous étions dans un beau cantonnement, éclairé à l'électricité, à deux pas de l'église; aussi j'en ai profité pour aller à l'église et communier tout les matins; les bonnes gens qui nous logeaient m'ont vite remarqué, alors tout les matins ils m'invitaient à déjeuner; j'avais ma grande tasse de café au lait. Le soir j'allais à la prière; quand j'avais de l'argent, j'allais boire une bouteille de biere. J'étais bien et j'étais bien triste quand il à fallu partir pour Héricourt.

HERICOURT (Haute Saône)

Héricourt ne me plaisait pas du tout, je ne sortais jamais. J'allais à la messe le matin, à la prière le soir avec un homme de Calais (Georges Muselet), après je prenais un bidon, j'allais chercher du café bien chaud et on mangeais avec du pâté ou du beurre que Georges recevais souvent de chez lui.

Un soir que j'étais resté un moment après la prière, une bonne soeur me dit « je dois vous connaître, vous n'êtes pas de chez nous» Elle voulait me demander si je n'étais pas cantonné à l'école, moi j'ai cru qu'elle voulait parler de son pays, je lui répons « non ma soeur, je suis de Roubaix» Ce fut le début de notre connaissance. Tout les soirs la soeur avait quelque chose pour moi, un jour des cigares, l'autre jour des caramelles, souvent même de l'argent. Petit à petit, j'allais à l'école, bientôt je fus un habitué, presque l'enfant de la maison; je portais tout mon travail, et c'était un plaisir pour soeur Véronique de me coudre les écussons, les boutons, laver mon linge. Il ne me manquais plus rien alors. J'avais tout ce que je voulais même parfois ce que je ne désirais pas.

Je rencontrais chaque soir à l'école une bonne demoiselle Marie Pfannestichl qui bientôt m'aima bien aussi et nous arrivons à Noël; Nous partions le lendemain aussi ce jour je fus vraiment le petit gâté; j'ai mangé trois fois du gateau, et deux fois de la crème aussi quand je partis soeur Véronique me promit de remplacer ma maman et Marie voulu être pour moi une grande soeur. Tous les jours depuis je reçois des bonnes lettres qui chassent le cafard et quand j'ai du chagrin vite je prends du papier et je le dis à Ma Soeur Maman, à ma Grande Soeur et je suis à moitié consolé.

De là, nous sommes partis au Fort du Laumont, faire des travaux pendant un mois et c'est de là que je partis pour la première fois en permission.

1° PERMISSION (Montluel Ain)

Le premier Janvier, à 3 h du matin, j'arrivais sans être attendu chez Signoz qui furent très heureux de me voir, je fis ma toilette et nous allons dîner à Ballan chez un frère à Mr Signoz; de là, nous sommes partis à Port Galland ou j'y couchais. Le soir toute la famille me connaissait sans jamais m'avoir vu et je reçus un accueil chaleureux partout !

Nous nous sommes bien amusés, il y avait beaucoup de jeunesse; après souper, on a chanté jusque 10 heure; je tombais de sommeil.

Le lendemain après la messe et quelques visites, je repartais en (*illisible*) à Montluel car je ne pouvais pas prendre le train avec eux, ma perm' n'était pas signée.

Le Lundi, je me reposais à faire un peu de lecture et à causer avec Marie Signoz et une de ses cousine, Anna St Genis, une jeune fille tout ce qu'il y a de bien, qui était venue chez sa tante pour 8 jours à cause de Lucie qui devait entrer au couvent de la visitation

à Montluel même. Le Mardi J'allais dire bonjour à Mr le Curé de Ballan qui fut très heureux de ma visite et le Jeudi, j'allais à Lyon avec Marie, Lucie, Anna, et Joséphine; nous avons été à Fourvière et à quelques jolies églises de Lyon.

Le dimanche suivant, nous tirons les rois et nous nous sommes encore bien amusés; le Lundi, à 6 heure, je reprenais le train et après un jour d'arrêt à Héricourt, je rejoignais le bataillon

ALSACE (24 Janvier 1916)

Sur l'alsace, je ne te dirais pas grand chose; c'était une vie monotone, sans combats, on travaillais toujours et l'artillerie démolissait à fait. Nous avons été deux mois à Hagenbach puis on a été en repos 4 jours à Vautiermont, nous sommes revenus à Volferdoorf près de Dannemarie, puis encore un mois à Hagenbach, mais on ne prenais pas les lignes.

Nous sommes partis à Pféterouse 15 jours; de là revenus à Hagenbach pour travailler toujours!

C'est à ce moment que je me suis donné un coup de hache sur le pied; ce qui me donna 8 jours de repos à l'ambulance; puis nous allons 4 jours à Largrozen, et nous allons à Seppois; ce fut le séjour le plus dur pendant tout notre séjour en Alsace on était très souvent bombardés; les boyaux et tranchées souvent retournées et nous devions les repare tout les soirs. Nous étions arrivés de 10 jours que je partais pour ma deuxième permission à Héricourt

LETTRE DU 14 FEVRIER 1916 A SOEUR VERONIQUE

Ave Maria

Le 14 Fév. 1916

Bonne soeur Maman

2 Heure 1/2

Je me suis levé à midi, alors j'ai mangé la soupe, j'ai été aux pommes, au rapport, aux lettres puis je me suis lavé, et maintenant je fais vite une lettre.

Nous avons été travailler de 7 h à 4 h et ce soir c'est à recommencer.

Excusez moi si je ne vous avez pas parler de mon acroc, lors de ma fuite de Roubaix. Je croyais pourtant vous avoir dit que sitôt que j'étais soldat, j'ai été 40 jours à l'hôpital pour fièvre diphtérique et angine et il m'en est resté quelque chose au moins pendant un an, encore maintenant il faut très peu pour m'enrhumer et je tousse à peu près continuellement même à Héricourt, vous savez que j'ai été 4 jours à l'infirmerie pour un point de bronchite, mais maintenant c'est fini, du moins je le pense, mais je continue à prendre bien des précautions (quand je peux); tenez tout à l'heure on m'a fait enlever mon cache-nez

au rapport, sous prétexte que ce n'était pas réglementaire; vous voyez bien que si je tousse un peu (un tout petit peu), ce n'est pas tout à fait de ma faute

Hier j'ai resté à jeun jusque dix heure, espérant pouvoir aller à l'église, et je n'ai pas pu, enfin, j'ose espérer que le bon Dieu tiendra compte de ma bonne volonté.

Bon voila un ordre qui n'est pas ordinaire ! obligation de se coucher jusque cinq heure! C'est bien la première fois que nous recevons un ordre semblable; mais tant pis, je finis ma lettre; moi qui comptais faire cinq ou six lettres cette après midi.

Vous me demandez de vous dire quand on ira en repos, je ne puis rien dire de certain, on parle du 28. Je ne crois pas aller ou est Al Porchez, mais ou nous allons travailler, il y a aussi beaucoup de danger; on ne va pas en patrouille, c'est vrai mais on pourrait se faire tuer beaucoup plus bêtement. Enfin, je suis dans la main du Bon Dieu, il fera ce qu'Il lui plaira, moi j'accepte d'avance tout ce que sa grande Bonté voudra bien m'envoyer, je suis prêt à tout, tout les matin je fais cette prière : Mon Dieu, j'accepte tout ce que vous voulez m'envoyer aujourd'hui; si je suis blessé, acceptez mes souffrances en expiation de mes péchés, et si je dois mourir, ayez pitié de moi, que votre volonté soit faite.

J'ai reçu aujourd'hui le tabac et les cigares; vous me gatez, quand je demande 1 ou 2 cigares, vous m'en envoyez douze ! Pardonnez moi mais je ne pourrais pas fumer douze cigares, chose rare ici devant mes amis de l'escouade, leur donner à tous l'envie et profiter pour moi tout seul, alors vous devinez ce que j'ai fait, j'ai tout partagé et après la soupe, on à tous fumé le cigare.

Je dois vous dire aussi qu'il ne faut pas croire qu'une pile dans ma lampe aurait évité ma chute dans le fossé, puisque même si la pile avait été bonne, je n'aurais pu allumer ma lampe sous peine de voir arriver sur moi deux ou trois obus. On ne fait pas de lumière à 700 mètres des boches; il faut être dans son trou, bien fermé

La lettre se termine sans doute sur un autre feuillet que je n'ai pas

LETTRE A SOEUR VERONIQUE

Ave Maria
15 heure

Le 9 Mars 1916

Ma bonne soeur Maman,

Bonjour, bonjour, voilà une lettre enfin !

Voilà 8 jours que je n'avais pu écrire, mais aujourd'hui il y a repos; je suis bien installé, avec de la paille comme il faut dessus mes pieds, ma couverture et ma capote, et j'ai bien chaud aux pieds, chose qui ne m'étais pas arrivé depuis 8 jours; pourtant je ne vais pas écrire beaucoup, car j'ai bien sommeil et nous devons nous coucher.

Je vous ai dit que j'étais passé observateur et pionnier; Je vais vous expliquer rapidement ce que c'est. D'abord un observateur, ou comme on dit « un voltigeur»; un observateur est presque toujours un volontaire (comme c'est mon cas). Il doit être constamment à la disposition du chef de section (Sous-lieutenant); il porte les ordres, assure la liaison et fait les patrouilles. Il est exempt de garde et de corvées; un pionnier est un travailleur de métier =(mineur, terrassier, menuisier), pour faire des abris de bombardement, également exempt de garde et de corvées.

Vous verrez par la suite que je n'ai pas profité beaucoup d'être exempté de corvées; les autres étaient fatigués de prendre la garde, moi je faisais les corvées (comme volontaire toujours). Maintenant que vous savez ce que c'est, je vais vous dire jour pour jour ce que j'ai fait; j'ai pris des notes pour ne rien oublier.

1° Jour

Voilà la relève. Le 116 se sauve et nous restons à passer la nuit dans le bois. Bon début! Ce qu'il fait froid! 4 heure du matin, le lieutenant appelle l'observateur de la 5°, bon déjà! « Van Acker, portez ceci au lieutenant!» ou est il? «je n'en sais rien, cherchez!». Par ou vais-je partir ? Je m'oriente : par là l'arrière, par là les boches! est-ce à droite ou à gauche ? partons à gauche on verra bien. Je passe à une section, ils ne me dirent rien et je passe; je partais droit sur l'ennemi !

Ils se sont mis à tirer sur moi,... ça vas bien! je reviens sur mes pas, et je pars à droite ou je trouve le B 21, tout ce que je désirais! Je suis ce boyau, mais en sens opposé, alors je retournais en arrière; et je reviens encore sur mes pas et je trouve; ça m'avais pris 3 heures!

A peine revenu, il faut des hommes pour la soupe; on se dispute pour qui va y aller; bon! j'y vais. 4 Km pour aller, 4 pour revenir, et avec cela de la boue jusqu'aux genoux. Je me dis «cela n'arrivera plus. Je prends 4 bons points de repère en revenant; je coupe tout à travers bois et reviens fatigué; je ne mange pas. Encore quelques ordres à porter, quelques renseignements à demander. Vers 16 heure je mange un bout de pain avec un peu de

de beurre et du chocolat! C'est tout ce que j'ai pris pour la journée. A 18 heure, je me couche au pied d'un arbre, et je m'endorre jusqu'au lendemain. Il faut vous dire que les tranchées étaient pleines d'eau, et qu'il n'y avait pas d'abri.

2° Jour

3 heure! plus moyen de dormir. Je prends 1 h de garde, parce que je ne veux pas réclamer pour si peu. Vers 5 h on vient me chercher pour faire un poste de commandement; on me mets dans la première équipe de pionnier; celle pour le bois travaille tout le jour, un peu d'obus (un peu de mitrailleuse, deux tués!!) 7 h, un abris à peu près! on se couche.

La suite au prochain numéros, il faut que je me couche, mes yeux se ferment!

Bons baisers
Votre petit Victor.

LETTRE DU 7 JUILLET 1916

Le 7 Juillet 1916

Ma bonne soeur Maman

Me voici installé confortablement (*souligné 3 fois NDLR*)

Ce matin je suis monter avec une voiture des mitrailleurs. J'ai vite griffonné deux mots sur une carte que la bonne soeur Maria à déjà dû recevoir, puis j'ai fait mon tour de propriétaire. J'ai monté aux tranchées pour voir Eugène, car les pionniers sont en repos au pays pour 8 jours, et les sapeurs et bombardiers nous ont relevé. On fait deux équipes; alors je vais dormir 8 nuits dans la paille qui a été fraîche. Je dors dans un grenier. Oh là! je vois d'ici le petit frisson qui vous coure sur l'épine dorsale! Dans un grenier! ici? mais il faut vous dire que notre maison est dans un angle mort, c'est à dire un point qui est difficile à atteindre à cause de sa situation stratégique. Il n'y a pas un trou d'obus tout autour, vous voyez que je suis bien. Je préfère mon grenier à n'importe quelle cave d'ici.

J'ai fait un voyage excellent. J'ai attendu 3 heures à Belfort, mais j'ai rencontré un chasseur du 102, alors nous avons cassé la figure à quelques bouteilles de biere à la cantine.

J'ai arrivé à L. le soir à 8 h 1/4 et comme le ravitaillement était parti et que je rendais ma permission au bureau de la section qui est là; j'ai dit « Victor, mon ami, il ne faut pas te presser, tu vas commencer par aller te coucher» ce que j'ai fait illico.

Ce matin, j'ai été trouvé l'officier de détail en lui réclamant un sac à grand cris. Il m'a donné un sac cassé : c'est tout ce qu'il avait. J'ai porté le sac à recoudre au cor-

donnier, et avec 4 bouts de planche, j'ai fait un cadre et voilà que j'ai un sac. J'ai ouvert ma malle, bouré mon sac et mes musettes et j'ai fait la pose en attendant une voiture. Si je n'en voyais pas, je faisais la pose jusque 8 h du soir! .

Enfin je suis arrivé. On m'a déjà donné du travail archipressé à faire tout de suite; mais la chanson est trop vieille pour moi, et le travail attendra bien jusque demain surtout que ce n'est pas un travail sérieux.

Eugène à bondi de joie en me voyant, il est rerevenu cuistot; j'en suis bien content pour lui! De toute façon les sapeurs ne travaille (*nt*) pas avec nous.

Je vous envoie des Myosotis que j'ai cueilli dans le réseau de fils de fer, mais ne vous effrayez pas, d'abord le fil de fer n'était pas barbelé, deuxièmement, c'était un réseau de deuxième ligne.

J'étais tout dépaysé de traverser les boyaux et tranchées, j'avais laissé ma capote et mes affaires à S. (*Seppois*); je me promener sans arme, tout le monde se retourner sur l'embusqué avec des bottes vernies, des habits sans boue, des insignes brodés; c'est tout juste si je n'ai pas été salué!

A part cela il n'y a rien de neuf, deux ou trois bombardements pendant mon absence, mais peu de victimes.

Je termine pour aujourd'hui.

Mille bons baisers ainsi qu'aux bonnes soeurs et à Marie

Votre petit Victor

Il y en a plus de 10 qui m'ont demandé l'adresse du marchand d'insigne pour pionnier !!!

Au repos en Alsace

L e 9 Aout 1916

Ma bonne soeur Maman,

Voilà votre paresseux qui se met à l'écriture. Voilà trois jours n'est ce pas que je n'ai pas écrits ? J'avais un cafard monstre.

Dimanche je me suis bien ennuyé; j'ai dû me sauver pour aller à la messe, et en revenant, j'ai dû faire les plures; j'ai à peine diné, puis j'ai attendu jusque 2 h 1/2, espérant toujours vous voir arriver. Comme je ne vous voyez pas; j'ai profité de ma permission et j'ai été me promener avec le cordonnier; mais je ne me suis pas amusé du tout.

J'étais trop énervé; Mais aujourd'hui, j'ai travaillé comme un forcené, j'ai chanté tout le temps, et ce soir je suis fourbu; mais le cafard commence à se passer.

Ce qui me fâche le plus, c'est que j'ai un nouveau travail, et si le bataillon ne change pas, je serais encore ici Dimanche prochain; mais vous le saurez encore trop tard; et puis on peut partir d'un jour à l'autre. Comme je regrette être si près, me sentir à deux pas de ceux qu'on aime, et pas seulement pouvoir accourir vous voir ! Ah, si j'étais seulement sergent ! Tout leur est permis à eux, ici, ils vont à Belfort et à Montl... mais nous rien à faire!

Hier, j'ai été à Dannemarie chercher des serrures; j'avais dit au lieutenant que sûrement je ne trouverai pas et qu'il devrait m'envoyer à Belfort, mais il a dit que cela ne lui était pas permis. J'espérais profiter de cette occasion pour venir rien qu'une demi heure vers vous, mais encore une fois (cinture) !

J'offre mes désillusions au bon Jésus, en expiation de mes péchés, et j'espère quand même qu'Il fera renaître une occasion; A moins que ... Vous savez on en parle encore. Je serais bien fâché de partir si loin sans vous revoir. Enfin à la grâce de Dieu !

Je vous quitte déjà, je vais profiter que je suis décidé pour écrire à mes frères.

Bons baisers de votre Petit Victor

Un gros baiser à Marie et aux bonnes soeurs.

LETTRE DU 7 OCT 1916

Le 7 Oct. 1916

Ma bonne soeur Maman
Chère Grande,

Voilà mon théâtre démonté. J'ai été obligé d'assister à une scéance en cas ou quelque chose viendrait à casser, et j'en suis bien content; car c'était bien joli. C'était un petit concert organisé par des artistes de l'opéra comique, et c'était bien, beaucoup mieux que je n'aurais pensé. Maintenant, chère Maman, parlons un peu de ces vingt jours passés en tranchée.

Nous avons pris les auto, puis nous avons fait 4 Km dans une boue ! mais alors, une vraie boue ! En plus de notre charge ordinaire, on avait encore une caisse de cartouche de mitrailleuse, malgré mes efforts, j'ai été forcé de rester en arrière, pas bien longtemps, mais enfin, j'étais oppressé, je ne pouvais plus souffler. Puis on nous mets dans une baraque (pleine de poux) en planches; nous restons 1 jour et demi, puis je pars en avant avec le campement; seulement on a dû prendre son sac, car les voitures arrêtaient là, et on va coucher à X... dans des souterrains. Nous restons 1 nuit et un jour et puis on laisse là son sac, on

prend sa toile de tente, sa couverture, ses vivres de réserve, on touche deux jours de vivres, un second bidon de 2 litres; on touche 1 litre de vin, 0,20 litre de nirole; on remplit ses bidons d'eau et en route; mais mauvais début ! voilà que le peloton perd la liaison, et nous voilà partis je ne sais où.

Heureusement, on rencontre un coureur (agent de liaison, guide) qui nous conduit. Nous avons été salués déjà par des obus; et nous voilà en réserve, dans des petits trous creusés dans la paroi d'un boyau. On pouvait être deux, je me met avec Clairet dans un trou qu'on arrange le lendemain, aussi bien que possible.

Nous restons 4 jours à aménager boyaux et tranchées; assez tranquille comme bombardement. Nous touchons le deuxième jour Fromage, singe,.... le 3° Thon, sardine, Pain (souligné) confiture. Nous sommes ravitaillés par des tout petits boudets d'Afrique; c'était curieux à voir; on leur mettais des charges énormes et ça marchait toujours.

Ensuite on monte à 100 m de la 1° ligne, dans une ancienne poudrière; là dedans on était à l'abri des 420; mais il fallait aller au travail 12 heures par jour; de midi à minuit. Comme ravitaillement, toujours pareil : on a chacun son jour à faire le chocolat, avec de l'alcool solidifié.

On a bien du vin, trop de nirole, puisqu'il y en a qui se sont saoulés, et quand la nuit il a fallu marcher, plusieurs en étaient incapables.

Vous dire ce que j'ai fait n'a rien d'extraordinaire. Deux nuits nous avons marché (comme volontaire); la première pour des blessés, la deuxième, on était attaqués et les camarades manquaient de grenades, alors nous leur en avons porté.

Marie me demande pourquoi je ne parle plus d'Eugène. C'est que voyez vous, il m'est impossible de le prendre comme camarade au combat. Je l'aime autant qu'avant, plus même, puisqu'il est malheureux, mais je n'approuve pas sa conduite au feu.

Comment, tenez, mettez vous à notre place, vous êtes bien à l'abri, on vient vous dire « 20 camarades sont là, blessés ils ne peuvent plus marcher, une pluie de ferraille tombe autour d'eux ». Qu'auriez vous fait ? Que doit faire un bon soldat ? Surtout, oh ! surtout, que doit faire un chrétien ? Oh je sais bien ce que vous répondrez. Si vous saviez comme ça m'a fait mal quand j'ai regardé Eugène dans les yeux, et que j'ai dit « qui vient avec moi ? » Il ne m'a pas répondu ! que dis-je ? il s'est non, que je ne mette pas ce mot, ça me fait trop de peine !

Quel dommage que Marie ne sache pas à l'heure qu'il est que je suis ici, elle pourrait jouir en paix de la permission de son cher Abbé, sans souci pour son petit frère. Je dois aussi vous dire qu'aujourd'hui je me sens heureux de vivre, je n'ai plus mal nul part. (*nulle part est souligné et entouré 2 fois*). J'ai pas mangé ce midi, j'ai dévoré; voilà deux nuits que je dors 12 h, et sans m'éveiller une seule fois seulement

Il m'est arrivé un accident, j'ai déchiré ma blague à tabac, quand vous enverrez

quelque chose,, pensez y S.V.P., ainsi qu'un couteau, j'ai perdu le grand que vous m'aviez donné en permission et le petit est vraiment malade; une seule lame surtout, mais une bonne, et une chaîne pour l'attacher, car c'est la chaîne qui a cassé, j'ai perdu couteau et chaîne; n'envoyez pas de chocolat, j'en achèterai.

Mais je constate que tout le monde est couché, bah! je crois que les sergents sont couchés aussi, on en voit plus. Bon voilà qu'il pleut maintenant, nous aurons du vilain temps ce soir pour travailler; c'est si long une nuit au travail ! on ne peut pas parler, pas fumer, alors pour passer le temps, je prie en travaillant; je prie ou je réfléchis. Je pense au passé, au présent et à l'avenir.

Pour le passé, je revois toute ma jeunesse si heureuse, notre bonne vie en famille, on était si heureux lorsque nous étions neuf à la maison, il y avait tant de gaieté, tant de bruit, tant de chansons; puis brusquement, ce fut la séparation. Mon grand frère le premier partit servir la France, puis bien peu de temps après ce fut le second et ma soeur qui, privilégiée était appelée au service de Dieu, puis le double mariage en six mois de temps; nous étions restés deux enfants. Tout cela n'était que des grâces pour mes bons parents; mais le dernier fut le plus dur, quand la guerre éclata. Oh ! alors ce fut la douleur, l'inquiétude à la maison, le seul garçon qui restait à la maison; le petit, que l'on se plaisait à considérer comme une petite fille, souffrant de son inaction, voulant s'engager !

Je voulais faire voir que moi aussi, j'étais un homme, mais le bon Dieu ne le permit pas, IL nous réservait une épreuve plus dure encore, ce fut le brusque départ, la fuite dans la nuit, la faim, la soif, puis enfin mon arrivée dans une caserne à Tulle. De là enfin je pus m'engager, puis la maladie, les longues nuits sans sommeil dans un lit d'hôpital.

Mais je m'arrête, qu'est ce que je fais ? ma lettre va vous paraître étrange. Je crois que je me plains un peu, mais non, ma bonne soeur Maman, je vous dis ce que je pense la nuit à mon travail. Oh ! non, je ne me plains pas, je n'en ai pas le droit quand le bon Dieu a tant fait pour moi, quand Il m'a délivré de tant de périls, qu'Il m'a donné des bons amis, puis une grande soeur, et enfin une bonne soeur Maman qui m'aiment bien, qui me console quand je suis triste !

Je me rappelle que c'était dur au début, quand je n'avais personne pour confier ma peine, personne, pas même un frère pour lui écrire .

Quand j'étais triste, j'allais vite me jeter aux pieds du Divin Consolateur, je courais vite pleurer à l'église, ou je partais seul dans les bois, dans les champs; je cherchais quelques petites fleurs pour oublier ma peine. Maintenant que je ne peux pas toujours aller à l'église, que l'hiver a détruit les fleurs, j'ai de bonnes lettres !

Mais je termine, ma bonne soeur Maman en vous envoyant mes meilleurs baisers, ainsi qu'à ma grande soeur, elle m'excusera j'espère, mais je ne pourrai pas lui écrire aujourd'hui; pourtant, j'aurais bien voulu répondre à sa bonne « lettre » d'hier, ce sera pour demain

Votre petit Victor

Le 12 Oct 1916

Ma bonne soeur maman,
Chère grande,

Aujourd'hui, j'ai un peu plus de courage qu'hier. Hier j'ai dormi jusque 3 h après on a eu distribution d'effets, ça m'a pris jusque la soupe, après j'ai vite fait un mot, je ne sais plus ce que j'ai dit, je dois avoir demandé des gants, (pas pressé) et la cravatte que Marie m'avait promis; en tout cas, si je n'ai pas demandé hier, je le demande aujourd'hui.

J'ai allégé mon sac, je me suis changé, et j'ai rendu deux chemises et deux caleçons (sales). Maintenant je fais la pose. Figurez vous, voilà 3 jours que j'ai fini une caisse pour le lieutenant, et je trouve moyen, la caisse étant toujours là de rester pour la finir. Ça fait 3 jours que je ne fais rien. Vous allez peut-être gronder; comment, 3 jours qu'il ne fait rien, et il n'écrit pas plus long que celà ? Mais laissez-moi vous dire qu'il y a un peu de votre faute.

Quand je suis en ligne, je reçois de bonnes longues lettres, vous me croyez en sûreté; me voilà en repos, je reçois des billets pleins d'inquiétude, des petits mots ou vous craignez toujours que je sois tué !

Oh ! je ne vous reproche rien, mais voyez vous, l'habitude d'écrire ce que je pense, et entre nous , dites moi ,bien franchement quand vous me dites d'avoir confiance, je crois bien que c'est pour vous donner un peu confiance aussi ? Mais dites donc, chère Maman, et vous chère Grande, je crois bien que votre confiance est loin d'égalier la mienne. Je dis confiance ne veux pas dire insouciance. Je suis très prudent, soyez -en persuadées, et si je suis volontaire pour bien des choses, ne croyez pas que je veuille me distinguer des autres ou que je cherche la croix de guerre, je serais bien peiné si je savais que vous pensez ça de moi.

Tenez, vous m'avez donné une petite image que je regarde souvent. Sur cette image il est écrit «Je n'ai jamais regardé qu'en haut pour y lire LE DEVOIR». Oui, avec la grâce de Dieu, j'espère, encore et toujours faire mon devoir, sans être fanfaron; et je vous l'ai déjà dit, quand le devoir m'appelle, je pars aussi tranquille au danger que quand au repos, je pars chercher la soupe.

J'ai presque regret de vous avoir écrit cela, c'est presque un reproche que je vous fait, mais voyez-vous, ça ma rend triste vos lettres; alors que je suis ici, bien en sûreté, j'ai de si petites lettres, et combien tristes ! je ne sais que répondre moi ! alors j'écris de petites lettres, enfin, je vous sait tranquilisé, du moins à peu près, car vous me croyez malade. Je ne vais presque plus pouvoir dire que j'ai mal. Oui, j'ai eu mal à l'estomac, mais c'est passé, bien passé en mangeant de la bonne soupe chaude; par exemple je tousse un peu plus, mais ça se passera aussi, n'allez pas lire que j'ai une bronchite. L'hiver n'est pas fini, et j'ai encore le temps de tousser; seulement soyez tranquilles, je prendrais toutes les précautions possibles, et je n'hésiterais pas à aller voir le major si ça ne passe pas.

Maintenant autre chose, je ne suis pas sûr de pouvoir aller en Angleterre, en tous cas, j'espère que si je ne puis y aller, je serais toujours le bienvenu à Héricourt n'est-ce pas ?

et j'y pense en lisant votre lettre, c'est vrai, je n'ai pas encore parlé de la chère Photo que j'ai reçu. enfin c'est à pardonner après la période que nous venons de traverser. J'ai trouvé Marguerite bien changée, c'est presque une demoiselle maintenant, mais conserve toujours son petit air gentille. Quand donc pourrais-je encore la taquiner un peu ? On ne pourra plus tant se disputer; maintenant elle va m'en imposer ! Quant aux petits (*Pierre et Jean Marie*) je ne pourrais certes pas bien vous dire lequel des deux j'aime le mieux, seulement, j'ai toujours eu un faible pour Jean Marie, je l'ai connu plus grand, je me suis amusé si souvent avec lui, je lui faisais faire du pas de gymnastique, même que je me faisais gronder par sa marraine, il ne voulait plus marcher, il courait toujours.

Je termine pour aller au rapport après la soupe (du matin)

Bons baisers de votre petit Victor

Le 21 Oct. 1916

Ma bonne soeur Maman,

Je n'écrirais pas long aujourd'hui, je dois monter le sac de Louis qu'on évacue.

Demain vous n'aurez rien de moi, c'est sûr, après demain non plus. Demain j'espère pouvoir communier, alors je partirais tranquille. Sur Frères d'Armes que j'ai reçu j'ai lu ces belles paroles de Louis Veillot « J'avoue que depuis que je suis chrétien, je ne sais plus ce que c'est que de craindre un évènement quelconque, pourvu que je n'aie pas sur la conscience de trop gros péchés. Le Dieu que j'adore et qui me protège régné sur la mer aussi bien que sur terre, parmi les champs de bataille aussi bien que dans nos rues et dans nos maisons» Ces paroles je vous les redis car elles disent bien mon état d'esprit. Quand vous recevrez cette lettre nous serons en repos et soyez tranquille pour moi et attendez patiemment que je vienne vous voir, ça ne vas pas tarder, le premier départ dans 6 jours et j'ai bon espoir d'être du deuxième, une dizaine de jours après.

Ma citation (*souligné*) maintenant je puis le dire à paru au rapport aujourd'hui en ces termes «Chasseur Van Acker plein d'ardeur au travail et au danger, la nuit du 28 Sept. venant d'être relevé de son travail s'est offert pour aller chercher des blessés dans des circonstances difficiles» . N'oubliez pas la date, s'il m'arrivait quelque chose il faudrait écrire à Henri pour qu'il réclame ma croix au bataillon.

J'ai reçu ma joli cravate juste à temps merci,

Au revoir dans 3 ou 4 jours

Bons baisers de votre petit Victor.

VERDUN

Noble cité, je te salue ! A notre tour, nous venons pour te défendre; mieux encore, nous venons pour arracher à l'ennemi, un morceau du terrain qu'il nous a enlevé.

Tout mon être frémit, en entrant dans ton enceinte ! je suis fier de l'honneur qu'on nous fait en venant sur ce terrain où tant des nôtres dorment déjà ! Enfin nous sortons de notre inaction; nous allons voir de vrais combats ! bientôt toute la France redira nos faits d'armes, et notre division s'élèvera au rang des plus fameuses dans l'histoire de notre grande guerre.

Nous montons en ligne. Partis de Verdun à 8 heures du soir, le caporal perd la colonne. Nous partons au hasard; nous nous énervons bien, tout le monde se fâche contre le caporal, enfin, nous trouvons les casernes Marceau, où un coureur du 2^e chasseur d'Afrique nous conduit à un petit bois, où nous restons bien tranquilles; nous n'avons qu'à enménager notre trou; nous nous mettons deux, et l'on se creuse une petite sape. Le deuxième jour, au soir, nous montons la poudrière et l'on forme deux équipes de travail, de minuit à midi et de midi à minuit. Je fais parti de cette dernière, et pendant 8 jours ce fut la même vie : 12 heures de travail, bien souvent bombardés ! Le 3^e jour nous restions deux pour faire des croix pour trois camarades tués.

Comme je cherchais du bois sur le talus de la poudrière qui a à peu près 5 m de haut, un obus vient éclater si près de moi que je roule jusqu'en bas des pierres. Je ne pouvais plus me relever. Des brancardiers veulent me conduire au major, mais comme je ne sentais rien de cassé, je refusais, et j'allais m'étendre dans la poudrière un moment, puis je reviens vers l'autre menuisier à finir les croix. C'est le 4^e jour que je gagnais ma citation : la nuit du 28 au 29 Sept, nous avons eu un violent tir de barrage, et une tentative d'attaque, immédiatement repoussée. Vers minuit, nous revenions de notre travail, bien fatigués, tout heureux de pouvoir aller à l'abri, se reposer, quand nous rencontrons l'adjudant avec 4 hommes qui allaient chercher des blessés au poste de commandement.

Alors il nous arrête, et demande 4 volontaires pour les aider, je me présente avec deux de mes camarades. On prend le dernier d'office ! et nous montons au poste de commandement, mais il n'y avait pas de blessés là, il fallait aller les chercher en 1^e ligne.

L'adjudant refuse, disant que nous avons l'ordre de les prendre là, et que personne n'ira plus loin. Il n'y avait plus qu'un branquardier à la 3^e comp., il ne pouvait transporter seul, il avait déjà fait 3 voyages. Alors je demande à un camarade dont je connaissais le courage depuis longtemps : « viens nous irons avec le branquardier » « Je vous le défends, » nous crie l'adjudant, mais nous étions déjà partis.

Mon camarade se fait mal aux reins en voulant soulever seul le blessé hors d'un boyau, nous l'apportons au poste de commandement où les autres nous le prennent, et le porte au poste de secours de la poudrière. Mais ce n'était pas fini, le branquardier à moitié mort de fatigue, veut quand même retourner; il demande des hommes, un seul se présente, me voilà forcé de retourner. Le premier qui était venu avec moi avait trop mal aux reins, nous retournons donc à trois, nous faisons près d'un Km dans la boue et les trous d'obus; et quand on arrive, il n'y avait qu'un mort, mais au moment de le prendre on s'aperçoit que nous avons perdu le brancardier et le branquard. Alors je dis puisqu'il est mort on ne lui fera pas mal, mettons le sur le dos. On le prend et nous faisons 500 m et nous retrouvons le branquardier qui nous courait après. Nous laissons notre mort au P. C.

Je croyais que c'était fini ! Mais le coureur vient nous dire qui avait encore un blessé à la deuxième compagnie. Pour la troisième fois, je retourne, et cette fois nous devons le porter jusqu'à la poudrière, près de 3 Km ! il est vrai que nous étions quatre pour celui-là.

Quand nous sommes revenus au poste de secours, on nous a donné une livre de fromage et presque chacun un quart d'eau de vie, que je bus d'un trait, et je me suis couché jusque deux heures de l'après midi. Le lieutenant avait donné l'ordre de respecter notre sommeil et nous exempter de travail.

Nous venons de passer 10 jours, nous n'avons pas cédé un pied de terrain !

Nous allons reprendre haleine et nous reviendrons, plus décidés que jamais, mais cette fois nous n'allons plus nous contenter de tenir, nous avancerons.

Montez vos sacs, nous partons ! Enfin voici l'heure ! nous sommes prêts. Mon âme est en paix avec Dieu, mon cœur vibre d'enthousiasme pour la grande tâche que nous avons à accomplir ! Le 23 au matin, je suis désigné pour aller reconnaître un chemin; le soir je dois conduire le bataillon; mission de confiance qui me remplit de fierté. Le soir, je m'acquiesce de ma tâche sans même une hésitation.

J'avais repéré les moindres détails, j'aurais marché les yeux fermés dans ce terrain si difficile. Dans la nuit donc du 23 au 24 Oct., je conduis le bataillon à Fleury, ou plutôt à l'emplacement de Fleury, car il n'existe plus; on n'y voit même plus trace d'habitation, et nous passons le reste de la nuit et la matinée du 24 sous un bombardement effroyable.

Nous étions terrés dans un boyau, 4 camarades à côté de moi sont blessés, le Général Anselin et le capitaine mitrailleur sont tués, et le vacarme devient si assourdissant que moi aussi je désire la blessure qui me permettrait de me sauver de cet enfer ! Je tremblais de partir à l'avant la tête collée contre la terre, le corps tout tremblant, je pleurais ! Ou donc était passée ma belle force morale dont j'étais si fier hier encore et qui me faisait braver les pires dangers avec un sourire; mais bientôt sous mes doigts tremblants, je sentis mon chapelet; arme suprême ! force des faibles ! il faut y avoir passé pour savoir comme on prie à ces heures critiques.

Alors le calme est revenu en moi; j'ai revu autour de moi les camarades qui avaient besoin de réconfort et je me mis à les encourager avec ma belle insouciance de jadis!

11 heures 40 ! il faut sortir ! EN AVANT !

Pour la 100^e fois peut-être, je refais mon acte de contrition. Le 116^e bataillon, dans un élan magnifique à enlevé les deux premières lignes, nous voyons passer une centaine de prisonniers. Nous avançons à peu près 800 m pour se mettre à la hauteur du 116, nous attendons une heure, on fait vite une petite tranchée, et maintenant c'est au 102^e de marcher les premiers. Parmi nous il y avait un bataillon de Sénégalais, nous étions à 50 m à peu près de la première vague; l'ennemi, surpris ne tirait plus; nous traversons le ravin de Bazil sans mal; mais à peine sur le plateau, un bataillon avec deux mitrailleuses encore debout nous barre le passage, le commandant crie «Les pionniers aux grenades !»

Bondissant de trou d'obus en trou d'obus, nous retournons jusqu'au 116, nous leur enlevons toutes les grenades, et nous revenons, mais déjà, deux sections, une de Sénégalais et une de chasseurs avaient contourné les mitrailleuses et fonçaient dessus, tuant l'officier sur sa pièce.

C'était notre victoire ! Le bataillon ennemi, privé de ses mitrailleuses, ne songe plus à la résistance. Officier en tête ils se rendent, plus rien ne devait arrêter notre marche.

Nous arrivons à l'infirmerie, prenant le capitaine major et tous les branquardiens divisionnaires; ce fut ensuite une promenade pour arriver au point qu'il nous fallait atteindre. Une reconnaissance de Sénégalais poussa même 1 Km plus avant sans rencontrer

un ennemi. Le soir même nous prenons les fils de fer boches pour les mettre devant nos lignes. Ce sont les pionniers qui en deux heures font entre l'ennemi et nous une double barrière, pendant que les autres se font une tranchée.

Le plus difficile n'était pas fait; le fort de Veaux (*Vaux*) tenait toujours et prenait le ravin d'enfilade, pourtant il fallait tenir les positions coûte que coûte. Deux heures après, à peine étions nous installés que l'artillerie ennemie fit rage; j'eus vite fait un trou, et je restais terré, peut-être une heure, à dire mon chapelet, pauvre chapelet ! il était couvert de boue.

Le commandant, voyant notre situation critique, donne l'ordre au lieutenant de faire un boyau qui traverse le ravin; ce boyau devant être terminé la nuit même, nous nous mettons au travail, mais les forces humaines ont des limites, vers minuit nous nous endormons, un à un, l'outil à la main.

Sitôt le jour, je retourne dans mon trou, d'où je ne devais plus sortir avant la nuit.

Vers 4 h l'ennemi s'approche en rang serré de nos lignes mais ce ne fut pas long, vite une fusée rouge et le 75 se met à tirer; quelques coups de mitrailleuse; quelques grenades et il se retire en désordre. Pourtant notre situation devenait de plus en plus critique; les compagnies n'avaient plus de cartouches, plus de grenades; Nous donnons tout ce que nous avons et un coureur part, demander des munitions, mais c'est extrêmement difficile, nous devons encore attendre le lendemain.

Le soir on nous occupe à transporter les blessés avec les branquardiers qui restent 8 sur 24; impossible de décrire le mal que nous avons eu; je ne parlerais pas du danger, les obus tombaient sans relâche; mais, marcher la nuit avec un branquart, sur un terrain remué par les obus; on se perd, on tombe, le malheureux que nous transportions, blessé au ventre roule du branquart. D'entendre ses plaintes ça me déchire l'âme; il nous faut toute la nuit pour en transporter un, notre travail est si pénible que deux branquardiers deviennent fou.

Le troisième jour il nous arrive un peu de ravitaillement : une boule de pain pour 4, douze litres d'eau par compagnie que nous gardons pour les blessés, la soif nous rend bien malheureux. Au prix d'efforts immenses, je m'avais gardé 1 litre 1/2 d'eau, mais voyant les autres si malheureux d'avoir tout bu la leur, j'ai partagé.

Le quatrième jour nous avons un peu plus à manger, mais pas plus à boire, les plus braves traversent le ravin pour aller chercher de l'eau dans les trous d'obus, de l'eau boueuse que l'on se dispute une gorgée.

Le soir l'on retourne porter un blessé; nous nous perdons, et après avoir cherché la moitié de la nuit sous la pluie et sous les obus, nous arrivons au poste de secours du 321^e d'inf. qui veut bien nous prendre notre blessé; nous attendons le point du jour pour repartir, et nous arrivons que le bataillon était relevé et partait en réserve au ravin Bazille qui était lui aussi pris d'enfilade; nous y restons deux jours assez bien ravitaillé et on est relevés...

La route pour venir à Verdun fut extrêmement pénible, pour ma part, je me suis enlisé 3 fois; enfin nous sommes arrivés quand même, nous avons marché de 8 h du soir à 2 h du matin. Nous couchons à Verdun, et on nous dit que l'ordre est arrivé de remonter dans les 48 h. Pour la première fois depuis que je suis au front, j'ai eu peur, mais une peur terrible d'aller en ligne, mais j'étais si fatigué, j'avais les pieds à moitié gelés, j'aurais sûrement été forcé de me faire évacuer, et je ne sais pas pourquoi mais j'ai une peur très grande d'être évacué. Enfin, le contre ordre est arrivé et le soir nous mettons sac au dos pour venir dans

un camp à 10 Km de Verdun. Le lendemain, je partais avec les cantines des officiers et mon lieutenant, je fus conduit en voiture jusqu'à l'endroit où l'auto devait nous prendre, et le soir à 7 heures, l'auto nous débarquait à Hairoville, à 10 Km de Bar le Duc.

Arrivé là, j'ai eu la grande joie d'apprendre que j'étais cité pour la seconde fois; je ne sais pas ce que j'ai fait, mais j'en suis bien content quand même.

Trois jours après, j'avais ma troisième permission, cette fois, c'était 9 Jours. J'arrive à Héricourt le Dimanche 5 Novembre à midi chez Marie Pf., il n'y avait personne. J'accroche ma capote et ma musette et je vais les surprendre à la sortie de la messe, inutile de te dire avec quelle joie je suis toujours reçu ici. La bonne soeur Véronique est bien pour moi une bonne soeur Maman, toujours aux petits soins, elle ne sait vraiment quoi faire pour me rendre la permission agréable. J'ai donc passé 9 jours très heureux. Je couchais, déjeunais, et soupais chez Marie, Je dînais et passais une grande partie de la journée chez les bonnes soeurs.

Le Dimanche 12 Novembre, les Enfants de Marie donnèrent une petite scéance, j'ai arrangé le théâtre, fais des fenêtres, et j'ai eu la mission de confiance de faire le canon avec une tôle, je me suis bien amusé !!

Demain je reprend le train, la permission est finie, je vais rejoindre le bataillon, je suis bien reposé.

Le 14 Nov 1916

En repos à Hairoville (Meuse) après Bezonvaux

Le 20 Déc. 1916

Ma bonne soeur Maman

Je voudrais bien que vous sachiez tout de suite où je suis, comme vous seriez contente! je vous ai écrit hier soir que j'avais été invité à souper chez des braves gens, mais après j'ai eu un bon lit, et j'ai dormi comme une souche jusque 9 h ce matin.

En me levant, j'ai bien déjeuné avec une bonne tasse de chocolat toujours fait par les mêmes gens, puis j'ai dû travailler pour le commandant, et maintenant je suis revenu ici pour vous écrire, bien au chaud.

Je viens d'être félicité par notre lieutenant pour ma belle conduite lors de l'attaque, et il m'a promis de me citer au corps d'armée. Est que je l'aurai ce coup-ci ? Enfin je serai sûrement cité une troisième fois ! J'en suis bien content. Content, surtout que tout le monde est bien content de moi ! Content d'avoir dormi dans un bon lit ! content d'avoir fait un bon souper, content d'avoir fait un bon déjeuner, content de n'être pas malade, content de ne plus avoir mal au pied, content, content, content !!

Je vais vous dire deux mots sur notre séjour, en attendant que vous receviez mon journal que je me propose d'écrire le plus tôt possible. Nous avons rester deux jours bien tranquille, dans un grand gourbi, oui nous sommes montés en ligne 24 h. avant l'attaque.

Nous sommes sortis des tranchées à 10 h et nous avons avancé à peu près 1 Km puis le 116 nous a dépassé, et nous avons tout de suite travaillé pour le commandant..

Le lendemain à 3 h nous repassons le 116° et reprenons Bezonvaux, le soir on était relevé, et nous revenons à 4 Km de Verdun. Moi je n'ai pas pu suivre la colonne, nous avons fait route ensemble, à 3, nous avons volé de la niole (pas moi) en route et à Verdun nous avons été manger de la soupe chez les tériorieaux, puis nous avons pris une voiture qui nous a mené presque jusqu'au bout.

Après on a couché dans des bateaux, et après nous voilà ici, cette fois bien tranquilles. Les petits chaussons piqués m'ont fait énormément du bien, j'en revoudrai si possible, mais je n'en mettrai que quand je montrai en ligne, pas sitôt j'espère.

Je ne veux plus les autres, vous savez les plus grands, ce n'est pas pratique du tout, et ce n'est pas chaud en mettant sur les chaussettes. Eugène s'est fait évacuer le premier jour pour son entorse. Perron est toujours là, ainsi que Clairet, l'adjudant Moreau et le sergent Deguine. Je deviens de plus en plus ami à Joseph. Quel dommage qu'il n'est pas reçu la même éducation que moi. C'est tout à fait un bon garçon, très très prudent et très courageux.

C'est bientôt Noël, qu'est-ce que je ferai cette année à Noël ? Je me rappelle que j'étais si triste l'année dernière, mais que j'ai passé une si bonne journée quand même. Il y a des permissionnaires de partis aujourd'hui, je croyais que tout le monde partirait, mais je me suis trompé. Enfin peut-être que dans 1 mois, 1 mois 1/2, je viendrais quand même, avec 3 étoiles sur ma croix de Guerre

Bons baisers de votre petit Victor

VERDUN

Il y a un mois que je suis rentré de permission, et nous allons retourner pour la troisième fois à Verdun. On a beau faire le malin, ça vous fait tout de même quelque chose, le Lundi 11 Déce. on embarque dans les auto camion qui nous mènent à 4 km de Verdun et le soir même nous montions aux casernes Marceau. Le lendemain, le mauvais temps fait retarder l'attaque de 24 h. Dans la nuit du 13 au 14, nous allons relever et restons 24 h en ligne dans un bout de tranchée, sous un assez violent bombardement.

Aussitôt arrivé, je me mets au travail avec Joseph Perron, nous nous faisons une petite niche, nous mettons notre toile de tente sur notre tête et nous attendions en fumant un paquet de cigarettes que Joseph avait apporté; plusieurs fois dans la journée, les éclats et les cailloux nous tombèrent dessus, j'avais ma toile de tente percée à plus de vingt endroits. Le soir arrivé, nous allons rejoindre la 2° compagnie, et nous passons la nuit avec elle. Seulement le froid était si violent que nous avons travaillé toute la nuit pour nous réchauffer.

A 4 h du matin l'adjudant vient nous chercher, disant que le commandant avait changé d'idée et que nous devons marcher avec lui. Nous étions 4 hommes et un caporal. Nous partons donc dans le gourbi de commandant et presque aussitôt s'est déclanché un tir de barrage formidable. Je bénissais Dieu de m'avoir donné un abri et disais mon chapelet pour les camarades moins heureux que moi.

10 Heure moins 5, tout le monde dehors ! et exactement à 10 h moins deux, on bondissait hors des tranchées, seulement, nous étions deux minutes trop tôt et comme

l'artillerie boche faisait fureur sur nos tranchées, et en avant nous avons marché trop vite ce qui fit que l'artillerie française nous tirait dessus. Nous arrivons donc sans rencontrer de résistance à l'ouvrage d'Orient que nous dépassons de 800 m. Déjà, quantité de prisonniers étaient dirigés vers l'arrière; un avion ennemi nous survolait et bientôt l'artillerie nous retire dessus; nous nous mettons tout de suite au travail pour faire un abri au commandant, avec une escouade du génie. Vers quatre heures nous allons nous reposer dans un abri, l'adjudant m'apporte un ordre que je porte à l'ouvrage d'Orient sous un bombardement intense, aussi je reviens bien essoufflé et on nous laisse tranquille jusque 2 h du matin.

Alerte ! nous montons nos sacs et nous partons, nous dépassons le 116^e bataillon qui nous avait dépassé la veille et nous attaquons le village de Bezonvaux. En arrivant près des tranchées ennemies, on leur lance des grenades V. B. que l'on lance avec un fusil et bientôt le clairon sonne la charge !!! Tous se mettent à crier ! les allemands prennent peur et se sauvent dans toutes les directions. Deux compagnies prennent le village, le dépassent même mais ils avaient laissé des abris sans les nettoyer et quand le commandant, avec sa liaison, voulu s'approcher, nous fûmes reçus par des coups de fusils. Un agent de liaison se trouve blessé, nous mettons baïonnette au canon, et nous attendons à l'abri d'un talus. Mais nous ne pouvons rester là, alors, je m'énerve, et sans ordre, je m'avance pour voir ce qu'il y avait; un fourrier suivi mon exemple, et bientôt, nous voyons sortir trois ennemis qui jettent leurs armes et font signe qu'ils se rendent. Le fourrier veut s'approcher, mais d'autres derrière, lui tirent dessus. Alors nous allons rendre compte au commandant qui nous envoie cinq pour les prendre; mais ils étaient bien cachés et à peine avions nous fait 15 m, qu'un sergent tombe, la tête traversée par une balle.

Les autres reculent mais moi je voulu voir si vraiment le sergent était mort. En rampant, je m'approche, et jugeant tout secours inutile je me retirais aussi. Quand le 321^e d'infanterie arriva, il ne trouva plus personne, nos boches étaient disparus. Nous rentrons au village.

Aussitôt entré dans le village, nous cherchons un abri pour le commandant; nous avons la chance d'en trouver un assez grand pour nous mettre avec lui.

Nous y étions d'un moment quand on vient nous dire qu'un mitrailleur était mortellement blessé. Sans hésiter, je prends un branquart et je vais aider à le rapporter. Plus tard dans l'après midi, un sapeur vient nous dire que l'un des nôtres avait le pied coupé, je pars avec Joseph et nous avons la chance de pouvoir le rapporter; enfin vers 7 h. on nous prévient que nous sommes relevés à 2 h du matin; inutile de te dire notre joie !

Moi je me couche sur un branquart et je prends un peu de repos, vers 3 h nous prenons la route de l'arrière, jusqu'au ravin Bazille, je fais des efforts pour suivre la colonne mais une fois là arrivé je me vois forcé d'arrêter.

Un chasseur défonce le tonneau de niole et beaucoup emplissent leur bidon, moi je marchais difficilement; je demande à des artilleurs qui veulent bien me prendre sur leur caisson et me laisse aux casernes Marceau.

Là, nous nous retrouvons trois, on casse la croute, on bois un coup de niole et on fait un effort pour arriver à Verdun où nous allons trouver les territoriaux qui nous donnent une grande gamelle de soupe, ce qui nous fit bien plaisir.

Après, nous trouvons une voiture qui nous amène presque où devait loger le bataillon, nous couchons deux nuits dans des bateaux, et nous reprenons les autos jusque Haironville. Sitot arrivé, un brave homme à qui j'avais quelques fois causé m'invite à souper, puis me donne un bon lit; le matin en m'éveillant j'ai mon chocolat bien chaud, je déjeune puis je retourne au cantonnement. L'après midi, je viens écrire chez ce même brave homme

Je retourne à la soupe, et je reviens, on cause un peu et on se couche; c'était le 22 déc. 1916.

VERDUN (4° Fois)

La journée de demain sera employée aux préparatifs de départ.

Déjà ! descendus depuis quinze jours à peine il va falloir retourner. On a beau être brave, en voyant le temps ça fait frémir ! Nous venons d'avoir la fourragère, et le bataillon à eu l'honneur de garder le glorieux drapeau des chasseurs.

Je pars 1/2 h avant le bataillon pour former le train; nous embarquons, et on nous descend à Verdun. Nous couchons une nuit à la citadelle, le lendemain aux casernes Marceau, et enfin nous allons pour 6 jours au P. C. Tourelle (Fort de Souville).

Là, nous étions bien, nous recevions régulièrement lettres et colis, et nous montons en ligne. Je n'essayerai pas de décrire la route. Faire 10 km la nuit, dans des mauvais chemins défoncés par les obus, sur un terrain glissant et avec cela, pris sous un fort tir de barrage. Le caporal clairon est tué en route; enfin nous arrivons.

Un quart d'heure après, une corvée nous apporte du matériel, je pars immédiatement reconnaître l'emplacement des compagnies, et je conduis les corvées; le jour on ne peut mettre le nez dehors, ce n'est qu'une pluie d'obus ! Le 2° soir je n'ai rien fait, j'étais bien content car j'étais fatigué. Le 3° soir, un capitaine du 321° d'infanterie étant perdu vient à notre P.C. je suis désigné pour le conduire à son régiment et assurer la liaison entre le bataillon.

Ne sachant même pas la direction à suivre, je demande la compagnie qui était à l'extrême, et je me dirige vers la gauche. Bientôt, je rencontre une fraction du régiment qui formait avant poste; je me dirigeais droit dans les lignes ennemies. Eux me renseignent où il y a un P.C.; j'y vais et de là on me renseigne où est le chef de bataillon; mais le tout était d'y aller ! La piste était battue d'un bout à l'autre par des grenades à fusil; on attend 5 minutes, mais ça n'arrête pas; alors le capitaine me dit «mon petit il faut y aller ! - à votre service mon capitaine!» J'essaye de courir, mais impossible, je tombe trois fois de suite. Tant pis! à la grâce de Dieu ! je pars doucement, 1/4 d'heure après nous étions à l'abri.

Alors le capitaine me pris la main et me dis « merci mon petit!» J'ai eu chaud. Je suis content de ce simple geste, au moins ce capitaine saura que les chasseurs n'ont pas peur.

Mais après avoir reçu mon billet de passage, il faut que je rentre ..seul. Je ne veux plus prendre la même route qui m'allonge de trop, je m'oriente et je prends droit sur le village à travers tout. Ce n'était pas chose facile, les trous d'obus étaient pleins d'eau avec une petite glace pas résistante du tout, et quand je rentre j'étais mouillé jusqu'à la ceinture.

La 4° nuit il n'y a aucun ravitaillement, tout le monde se repose; c'était drôle, chaque fois que l'un des poilus se réveillait il me demandait « le ravitaillement ? -pas venu! bande de ils vont nous apporter ça au matin, on aura pas le temps de le porter !»

Enfin, moi je m'assoupis à mon tour, je laisse éteindre la bougie et le matin tout le monde était surpris de n'avoir rien reçu.

La 5° nuit, je dois conduire un aspirant au P.C. du 321°; je lui dis « vous n'avez pas peur de vous mouiller et de tomber ?» (non) et bien par ici; je demande à mon bon ange de me conduire droit sur le but, et nous voilà partis.

Mon bon ange a écouté ma prière, car j'arrive du premier coup droit sur l'entrée

on me donne mon billet, et il faut que je retourne seul, mais j'ai eu le tort de ne pas me reposer 1/4 d'heure pour fumer une cigarette, quand je suis à moitié route, voilà un violent tir de barrage qui se déclanche. C'est pas gai quand on est seul ! Il ne s'agit plus de faire voir que l'on n'a pas peur, faut pas encourager les autres, il faut s'encourager soi même et c'est pas facile ! Toutefois, après une courte hésitation, je fais un grand signe de croix, et je me mis à chanter « Coeur Sacré de Jésus, en vous j'ai confiance... », et je partis étonné moi même de me sentir si calme.

Quand je suis arrivé, j'ai cru un moment que tout le monde allait m'embrasser, j'étais noir de poudre ! mais je n'avais pas reçu un éclat, pas même un morceau de terre.

Les 6° et 7° nuits je fis quelques corvées à peine saluées par quelques grenades à fusil et de 77 .

La 8° nuit on étaient relevés, il fallut refaire notre pénible route; bientôt, notre adjudant se voit forcé d'abandonner la colonne ainsi qu'un ami caporal téléphoniste (Francis Minier) je reste donc avec eux et nous arrivons aux Tourelles 1 heure après les autres.

· Nous voici en réserve, on ne croit plus monter !...Je voudrais bien car j'en ai marre!!

Fait aux Tourelles de Souville le 27 Jan 1917.

VICTOR VAN ACKER.